

---

## Heimkehr. « Description de l'aberration d'une espèce »

Heimkehr. „Eine Beschreibung der Aberration einer Species“

Heimkehr. “Description of the aberration of a species”

Roland Breeur

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/1236>

DOI : 10.4000/ceg.1236

ISSN : 2605-8359

### Éditeur

Presses Universitaires de Provence

### Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2015

Pagination : 175-188

ISBN : 979-1-03200-020-5

ISSN : 0751-4239

### Référence électronique

Roland Breeur, « Heimkehr. « Description de l'aberration d'une espèce » », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 69 | 2015, mis en ligne le 17 décembre 2017, consulté le 05 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/1236> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.1236>

---

Tous droits réservés

# ***Heimkehr.* « Description de l'aberration d'une espèce »**

Roland BREEUR

*Université de Louvain*

*L'homme est capable de faire ce qu'il est incapable d'imaginer.  
Sa tête sillonne la galaxie de l'absurde.  
René Char, Feuilles d'Hypnos*

## **Introduction**

Dans un entretien accordé en 2000 à Volker Hage, l'écrivain allemand Winfried Georg Sebald raconte comment à l'âge de cinq ans (en 1949) il accompagnait sa sœur et son père en voyage vers la Bavière du Sud. Comme les trains ne fonctionnaient pas encore très bien, il leur fallut attendre cinq heures à Munich. Ils se rendirent de la gare à la Marienplatz. Sebald se souvient comment le chemin longeait des montagnes de gravats (« Trümmergebirge »). Elles paraissaient tellement hautes, surtout du point de vue de l'enfant qu'il était. Or, personne n'en touchait mot. Ainsi, dit Sebald, « j'ai pris cela pour une donnée naturelle des grandes villes<sup>1</sup> ».

Peu après, il s'est demandé pourquoi ce passé est resté occulté si longtemps dans sa propre patrie. C'est ainsi que dans une série de conférences prononcées à Zurich en 1997, intitulées *Guerre aérienne et littérature (Luftkrieg und Literatur)*<sup>2</sup>, il a voulu lever le voile sur la catastrophe qui a détruit les villes allemandes suite aux attaques aériennes menées par la RAF, et cela au risque d'être reconnu et applaudi par le mauvais côté<sup>3</sup>. Dans ces conférences, publiées ensuite sous forme de livre, il se pose la question de savoir pourquoi les écrivains de l'après-guerre n'ont pratiquement

---

<sup>1</sup> Winfried Georg Sebald, « Hitlers pyromanische Phantasien », in Sebald, *Auf ungeheuer dünnem Eis* », *Gespräche 1971 bis 2001*, Frankfurt am Main, Fischer, 2011, p. 177.

<sup>2</sup> Winfried Georg Sebald, *Luftkrieg und Literatur*, Frankfurt am Main, Fischer, 2005 [2001], trad. de l'all. par Patrick Charbonneau, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, Arles, Actes Sud (coll. « Babel »), 2014.

<sup>3</sup> C'est-à-dire par des groupements néo-nazis, cf. *ibid.*, p. 178. En levant le voile sur l'« holocauste » qui a frappé les villes allemandes, Sebald ne cherche en aucun cas à relativiser la faute ni même les motifs des nazis. Au contraire, comme il le montre de manière très explicite dans son article paru dans le *New Yorker* en 2002, Göring n'aurait pas hésité un seul instant à détruire entièrement Londres s'il en avait eu les moyens (cf. Winfried Georg Sebald, « A Natural History of Destruction », *The New Yorker*, 4 novembre 2002, p. 77).

jamais abordé le problème des souffrances vécues par la population lors de ces raids et de ces « tempêtes de feu ». Comme on le verra dans un instant, Sebald met aussi en rapport le refoulement de ce passé et la reconstruction spectaculaire et frénétique de ces villes après la guerre.

Ce qui m'intéresse ici est surtout ce qu'il suggère à propos de ce qu'il appelle une « histoire naturelle de la destruction » (*Naturgeschichte der Zerstörung*). Certes, le problème des bombardements ne concerne pas uniquement les villes allemandes<sup>4</sup>, et Sebald est loin de vouloir en réserver l'exclusivité à la population du III<sup>e</sup> Reich.

Son approche est très inspirée par celle d'Alexander Kluge, auteur en 1970 du récit hallucinant *Der Luftangriff auf Halberstadt am 8. April 1945*<sup>5</sup>. Mais il en radicalise l'enjeu. Kluge, fortement inspiré par la théorie critique, conçoit le caractère absurde de ces raids comme l'issue inévitable de l'industrialisation : la pointe d'irrationnel qui surgit du rationnel. Comme on le verra, il semble vouloir comprendre cette catastrophe à partir d'un modèle de refoulement – le mécanisme étouffant le vital (Bergson) – ou de contamination – l'air industriel contaminant (aliénant) la subjectivité, la culture, etc. En ce sens, on pourrait suggérer que son propos aborde la catastrophe – aussi bien du point de vue de sa mise en route que de son issue – comme l'expression (ou l'explosion) d'une forme de bêtise radicale. Dans les exemples qu'il donne des comportements de survivants, on retrouve les conduites caractérisant des formes de bêtise : réponses inadaptées aux exigences du réel, conduite absurde et disproportionnée, etc.

Or, chez Sebald, le ton est tout différent : la bêtise ou l'absurde acquièrent un aspect naturel, non pas comme deuxième nature se superposant à la culture (automatismes, habitudes), ni comme retour inévitable à un fond archaïque ou primitif suite à la destruction de la civilisation. Son histoire naturelle de la destruction renvoie à la situation même où toute différence entre histoire et culture s'est effondrée. Quand il parle de cette histoire, il entend donner par là une « description de l'aberration d'une espèce » (« eine Beschreibung der Aberration einer Species<sup>6</sup> ») : l'aberration d'une espèce qui a tenté d'éliminer de manière systématique une race entière, au nom de l'hygiénisation de l'Europe. Et l'aberration de cette espèce qui s'est vue contrainte de vivre ou plutôt de survivre comme des rats, c'est-à-dire comme cette espèce même à laquelle elle avait réduit ses propres victimes.

L'histoire que raconte Sebald est celle où l'histoire naturelle et l'histoire de l'espèce humaine se changent l'une en l'autre<sup>7</sup> : celle où, suite à l'effondrement de toute distinction entre nature et culture, seule *une espèce spécifique* survivant dans les ruines de l'histoire arrive à survivre. Cette espèce, on le verra, est celle de la vermine, dont des colonnes entières envahissaient les villes détruites à la recherche de cadavres. Finalement, cette idée de vermine semble bien être le modèle même que

<sup>4</sup> Anthony Clifford Grayling, *Among the Dead Cities: The History and Moral Legacy of the WWII Bombing of Civilians in Germany and Japan*, New York, Walker & Company, 2006.

<sup>5</sup> Repris dans Alexander Kluge, *Chronik der Gefühle*, t. II, *Lebensläufe*, Berlin, Suhrkamp, 2000.

<sup>6</sup> Sebald, « *Auf ungeheuer dünnem Eis* », p. 259.

<sup>7</sup> « ... wo die Naturgeschichte und die Geschichte der menschlichen Species ineinander changieren », *ibid.*, p. 260.

reprend Sebald pour illustrer le genre « d'histoire » issue de la catastrophe qu'était le xx<sup>e</sup> siècle.

## Cinéma Capitol

Ce n'est pas un hasard si le texte d'Alexander Kluge *Der Luftangriff auf Halberstadt am 8. April 1945* commence en faisant référence au film de Gustav Ucicky : *Heimkehr* (1941). Ce fut pour lui un « retour », presque trente ans plus tard, dans sa ville de Halberstadt bombardée lors des raids lancés le 8 avril 45 dans le cadre de ce qui fut appelé les *Strategic Bombing Survey* (les tempêtes de feu), tempêtes orchestrées par le maréchal A. T. Harris, surnommé « Butcher Harris », et durant lesquelles la *Royal Air Force* a opéré 400 000 raids aériens et largué un million de tonnes de bombes sur les villes allemandes. Pour des raisons que Sebald attribuera dans *Luftkrieg und Literatur*, plus de vingt ans après Kluge, à un refoulement général, cette partie de l'histoire ne fut en effet pratiquement pas « revisitée » dans l'Allemagne littéraire de l'après-guerre. Était-ce par manque d'imagination ?

Dans le passage intitulé « Matinée interrompue au “Capitol” »<sup>8</sup>, Kluge raconte l'étonnement et l'embarras que ressent Mme Schrader (la tenancière du lieu) après le premier raid : cela est bien plus fort que tout ce que son cinéma a jamais pu montrer (« Dies hier war wohl die stärkste Erschütterung<sup>9</sup>... »). Ce jour-là, le 8 avril, le Capitol avait prévu de projeter le film *Heimkehr*.

Or, pour Mme Schrader, dit Kluge, aucun « bouleversement » ne saurait jamais être en mesure de perturber de quelque façon que ce soit la programmation des quatre projections prévues pour l'après-midi. De là son embarras : se débarrasser rapidement de tous les débris et bouts de chair calcinés afin de pouvoir rouvrir les portes à 14 h<sup>10</sup>.

De façon extrêmement condensée, et dans ce style mordant et d'un humour cru bien à lui, Kluge pose dans cette seule première partie les éléments-clés de ce que W. G. Sebald décrira après lui comme étant les principes responsables de « l'oubli ». D'une part, la confrontation (et ses effets) avec ce qui est bien au-delà de l'imaginable et, d'autre part, l'incapacité d'adapter son comportement aux exigences de ce réel<sup>11</sup>. Dans de pareilles conditions, il devient impossible de dévier de ses rôles et actions socialement déterminées. Le comportement devient quasi machinal.

C'est avec le récit de pareilles réactions inappropriées – aussi bien passives (absence de réaction émotive) qu'actives (absence d'action appropriée) – que Kluge clôt aussi son document ou son récit sur Halberstadt : dans « Visiteur d'une autre étoile » (« Besucher vom anderen Stern »), il raconte comment, le 8 mai, un « visiteur » d'Alabama, James N. Eastman, « sur l'ordre de son état-major », est supposé interroger

<sup>8</sup> Kluge, « Abgebrochene Matinee Vorstellung im “Capitol” », in Kluge, *Chronik der Gefühle II*, p. 27.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>10</sup> « Frau Schrader wollte wenigstens hier Ordnung schaffen... » (*ibid.*, p. 29).

<sup>11</sup> Sebald, commentant cet exemple, parle de « l'inadéquation des réactions spontanées de Mme Schrader » (*De la destruction*, p. 68).

les survivants afin d'apprendre s'ils n'ont pas développé envers les alliés une haine et un désir de vengeance susceptibles de perturber la politique de l'après-guerre (« also eine Wiederauflage der Versailles-Denkform<sup>12</sup> »). Or, il n'en est rien : ce qu'ils disent et répondent à ses questions au sujet de la catastrophe qu'ils ont vécue ne dépasse pas les « récits d'expériences stéréotypés » (« stereotype Erlebnisberichte »), des « phrases toutes faites » (« fabrikmäßige Phrasen »), des réponses qui évoquent l'idée de personnes « aussi vaines et vides que la surface de la ville » (« öd und leer wie die Stadtfläche »). On aurait dit, affirme l'inspecteur Eastman, que dans le périmètre de cette ville détruite la population avait perdu l'énergie psychique lui permettant de se rappeler quoi que ce soit. Et il termine presque laconiquement avec cette remarque, seule réponse contenant une appréciation qualitative : « arrivé à un certain point de l'horreur, il est devenu égal de savoir qui l'a commise<sup>13</sup> ».

Dans son approche, Kluge reste – du fait de ses attaches à la théorie critique – fortement inspiré par une approche marxiste de la société et de son évolution. La catastrophe causée par les *strategic bombing* était devenue inévitable, moins pour des raisons propres à l'évolution du conflit qu'à la manière même dont la destruction des villes a été planifiée. Certes, au départ le motif pouvait encore être inspiré par des principes militaires et guerriers : les plans imposés par Sir A. Harris concernant la destruction suivaient une logique si massive que tout effort pour trouver des stratégies alternatives devait forcément apparaître comme une manœuvre de diversion<sup>14</sup>. Car selon cette logique, la guerre des airs (*Bombenkrieg*) était bel et bien la guerre dans sa forme manifeste la plus pure, la « guerre se donnant comme telle<sup>15</sup> », celle qui vise l'anéantissement total de l'ennemi (à l'encontre des règles de la Convention de Genève<sup>16</sup>) et fait « litière de tout argument fondé sur la raison<sup>17</sup> ».

Toutefois, Kluge montre surtout que si cet anéantissement a eu lieu, c'est parce qu'il était devenu impossible d'arrêter la machine guerrière. Vu tout le capital intellectuel, la « quantité de matière grise, de capital de main-d'œuvre<sup>18</sup> » investis dans la planification de cette destruction systématique des villes allemandes, l'investissement industriel dans la production des bombes, étant donné le déploiement du plan même de la *Luftkrieg* dans sa complexité monstrueuse (c'est-à-dire formation de pilotes, de « fonctionnaires formés à la guerre aérienne », « recherche d'une solution pour régler le problème psychologique d'équipages dont il faut maintenir éveillé l'intérêt pour une mission abstraite », élaboration « d'une technique telle que l'impact des bombes provoque des incendies qui s'étendent en surface et déclenche des tempêtes de feu<sup>19</sup> »), il était évident qu'avec un tel « potentiel accumulé » en fin de compte l'action ou la destruction planifiée devait *nécessairement* avoir lieu.

<sup>12</sup> Kluge, *Chronik der Gefühle II*, p. 80.

<sup>13</sup> « An einem gewissen Punkt der Grausamkeit angekommen, ist es schon gleich, wer sie begangen hat : sie soll nur aufhören », *ibid.*, p. 82. Cette phrase revient régulièrement dans l'œuvre de Kluge.

<sup>14</sup> Anthony Clifford Grayling, dans un article du *Guardian*, proclame en 2006 que si les alliés (la RAF) s'étaient contentés de bombarder les lieux stratégiques (approvisionnement en pétrole et transports) dans l'Europe nazie, la guerre se serait terminée deux ans plus tôt.

<sup>15</sup> Sebald, *De la destruction*, p. 28.

<sup>16</sup> Cf. Sebald, « *Auf ungeheuer dünnem Eis* », p. 162.

<sup>17</sup> Sebald, *De la destruction*, p. 28.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 70.

Kluge illustre lui-même ce caractère de l'inévitable en évoquant le récit mettant en scène le reporter Kunzert (de Halberstadt) qui, en 1952, rencontre à Londres le brigadier Anderson. Celui-ci avait participé à la destruction de sa ville et Kunzert l'interroge à ce propos. Il lui demande entre autres s'ils avaient laissé aux habitants de la ville une petite chance de se rendre. En effet, des personnes avaient quand même hissé des draps blancs sur les tours de la *Martiniplatz* en signe de reddition. À quoi le brigadier répond qu'il était bien trop périlleux pour eux de rentrer avec cette cargaison ! Mais alors, pourquoi ne pas avoir largué celle-ci sur des champs vides ?

– Anderson: Wer will für die schwerbeladenen Enten die Verantwortung übernehmen, nur weil sich ein weißes Tuch gezeigt hat? Die Ware musste runter auf die Stadt. Es sind ja teure Sachen. Man kann das praktisch auch nicht auf die Berge oder das freie Feld hinschmeißen, nachdem es mit viel Arbeitskraft zu Hause hergestellt ist...<sup>20</sup>

La réponse est aussi malaisée qu'absurde, mais cette absurdité reste intégrée dans une approche visant à comprendre la planification de la destruction comme l'expression de développements dans les rapports de production industriels. Le raisonnement du brigadier dévoile la part d'irrationnel « inhérente à toute argumentation se voulant fondée en raison<sup>21</sup> ». La conséquence de ces « contraintes supérieures de production » (« übergeordnete Produktionszwänge »), comme le remarque froidement Kluge, c'est la ville détruite<sup>22</sup>. Et en dessous de la photo illustrant le désastre, Kluge cite ironiquement (?) un passage de Marx affirmant que l'on voit bien comment l'histoire de l'industrie, et de ce qu'objectivement l'industrie a réalisé, est devenue le livre ouvert des forces humaines de la conscience, le livre ouvert de la psychologie humaine<sup>23</sup>.

Ce point final représente le point de départ de Sebald. Car, dira-t-il, c'est là – dans ce livre ouvert – que l'on voit très bien comment dans pareilles catastrophes dont l'issue nous échappe, même si à l'origine on pensait encore en maîtriser le cours, « l'histoire que nous avons crue si longtemps autonome<sup>24</sup> » se dégrade en « histoire de la nature ». Ces catastrophes préfigurent justement cet instant. Le baron Solly Zuckerman, zoologiste et conseiller de Sir Harris, connu entre autres pour ses projets de recherche effectués pour le gouvernement britannique sur l'impact des bombardements sur la population, s'était promis d'écrire un reportage pour la revue *Horizon* sur les conséquences des attaques aériennes sur Cologne<sup>25</sup>. Il l'aurait

<sup>20</sup> Kluge, *Chronik der Gefühle II*, p. 63 : « – Anderson : Qui voudrait prendre la responsabilité de ces canards lourdement chargés, uniquement parce qu'on a vu apparaître un morceau de tissu blanc ? La place de la marchandise était là en bas, sur la ville. Ce sont des choses qui coûtent très cher. On ne va quand même pas les larguer sur les montagnes ou en rase campagne alors qu'elles ont été fabriquées à la maison où leur production a coûté beaucoup d'efforts... ».

<sup>21</sup> Sebald, *De la destruction*, p. 71.

<sup>22</sup> Sebald, commentant Kluge, écrit : « La conséquence des contraintes supérieures de la production, auxquelles, même avec la meilleure volonté du monde, pas plus les individus que les groupes responsables ne sauraient se soustraire, c'est la ville détruite telle qu'elle s'offre à nos yeux sur une photo insérée par Kluge dans le texte. » (*Ibid.*).

<sup>23</sup> « Man sieht, wie die Geschichte der Industrie und das gewordene gegenständliche Dasein der Industrie das aufgeschlagene Buch der menschlichen Bewusstseinskräfte, die sinnliche vorliegende menschliche Psychologie ist... », in *Chronik der Gefühle II*, p. 79 (c'est Kluge qui souligne).

<sup>24</sup> Sebald, *De la destruction*, p. 72.

<sup>25</sup> À propos de Solly Zuckerman, cf. Sebald, *A Natural History of Destruction*, p. 66 sq.

intitulé « Une histoire naturelle de la destruction ». Cette histoire, en quelque sorte, est celle qu'a voulu écrire Sebald, non seulement dans *Luftkrieg und Literatur*, mais dans son œuvre entière.

## Entre Halberstadt et Bagdad

Partant de ce que je viens d'évoquer, il est clair que le propos de Sebald dépasse le cadre dans lequel lui-même l'avait situé, c'est-à-dire les conférences de Zurich de 1997. Lors de ces conférences, il se plaignait du fait qu'aussi bien les *strategic bombings* sur les villes allemandes que ses conséquences n'aient pas reçu l'attention qu'elles méritaient dans la littérature allemande d'après-guerre. À l'exception du livre de Hans-Erich Nossack *Der Untergang* (1943, 1976) et de *Vergeltung* de Gert Ledig<sup>26</sup> (et quelques tentatives littérairement vaines), il aura fallu attendre le récit d'Alexander Kluge pour rendre ce thème public. Avant cela, on a affaire à un véritable tabou : la production des auteurs d'après-guerre est le fruit d'une « perception incomplète, voire fausse, du monde et de soi<sup>27</sup> », ce qui a nourri en partie l'illusion d'un renouveau radical lors de la reconstruction et du rétablissement des villes détruites. C'est pour cela que Sebald entame son propos en affirmant que, malgré tout, il lui semble que les Allemands sont devenus historiquement aveugles et un peuple sans tradition : « il semble que nous, Allemands, soyons devenus aujourd'hui un peuple étonnamment coupé de sa tradition et aveugle face à son histoire<sup>28</sup> ». Ce en quoi l'apathie générale concernant les faits déconcertants de la destruction totale est l'autre face de cette « volonté proclamée de renouveau » (« Deklaration des Neubeginns »)<sup>29</sup>. Une carte postale de Francfort fait état de la situation de la ville avant et après la reconstruction : moins pour confronter le public aux aberrations du passé que pour glorifier le succès de la reconstruction. Bref, si on parlait de ce passé, c'était « comme de la première étape de la reconstruction réussie<sup>30</sup> ».

Le propos de Sebald se situe donc entre celui d'Alexander Kluge, auquel il fait beaucoup référence et dont il salue la perspicacité et l'audace, et ceux auxquels son texte a donné naissance. En quelque sorte, son livre *Luftkrieg und Literatur* a brisé le tabou et a, suite aux réactions qu'il a suscitées, stimulé le débat public.

En effet, ce passé était culturellement et politiquement très chargé. Il était périlleux de s'y référer : toute victimisation pouvait par exemple éveiller le soupçon de chercher à minimiser l'« holocauste » perpétré par les Allemands. L'oubli de ce passé permettait en revanche d'imposer un consensus politique en vue d'une unité

---

<sup>26</sup> Ledig publia en 1956 le roman *Vergeltung* (traduit en 2013 par Cécile Wajsbrot, sous le titre *Sous les bombes*, et publié aux éditions Zulma), qui resta ignoré du public et des critiques de son temps et ne fut réédité qu'en 1999. Sebald affirme n'avoir découvert le livre de Ledig qu'après sa conférence de 1997. Cf. les déclarations de Sebald à ce sujet dans son entretien avec Volker Hage (2000), in Sebald, « *Auf ungeheuer dünnem Eis* », p. 180. Sebald revient sur les propos de Gert Ledig dans le livre tiré de ses conférences en réponse à certaines réactions suscitées par elles (voir p. 99 sq.).

<sup>27</sup> Sebald, *De la destruction*, p. 8.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>30</sup> *Ibid.*



nationale entre les politiques de gauche et de droite<sup>31</sup>. Or, en 2003, et donc après la publication de la conférence de Sebald, le thème de la *Bombenkrieg* a investi les médias, et par là, en partie du moins (vu le caractère même du discours médiatique), le débat public. Cette année-là, qui coïncide avec celle des attaques aériennes menées par les États-Unis et le Royaume-Uni contre l'Iraq, Jörg Friedrich publie son livre portant le titre un peu provocateur *Der Brand*, traduction de « holocauste ». Certes, l'auteur ne peut en aucun cas être accusé de révisionnisme. Il ne s'agit pas « d'un livre sur les Allemands comme victimes, mais d'un livre sur des victimes allemandes<sup>32</sup> ». Or, son ouvrage a eu un tel succès que le débat qui s'est ensuivi, comme le remarque très bien Andreas Huyssen, a à son tour suscité de nouveaux problèmes d'ordres historique et politique. Le risque d'une nouvelle *Bombenkrieg* contre Bagdad a fortement aiguïé l'attention et la sensibilité pour cette thématique : les comparaisons entre Dresden et Bagdad n'ont pas manqué de se faire jour. Beaucoup de manifestants allemands qui se sont opposés à cette intervention ont rapproché les *strategic bombings* des années 40 de la campagne *Shock and awe* des alliés, avec toutes les conséquences complexes que cette identification implique<sup>33</sup>.

Les descriptions parfois très « impressionnistes » de Friedrich, rendant l'évocation de l'horreur par endroits insupportable<sup>34</sup>, ont ensuite donné lieu en Allemagne à des approches plus sereines, voire académiques. C'est ainsi qu'en 2008, Björn Schumacher aborde la thématique à partir de questions juridiques. Il introduit son propos de la façon suivante : « Le reproche adressé par W. G. Sebald à la littérature romanesque d'évincer la *Bombenkrieg* vaut également pour l'éthique et les sciences du droit public international<sup>35</sup> ».

## « Instincts de fuite et de retour »<sup>36</sup>

Dans un article de 2004, Wilfried Wilms reproche à Sebald d'omettre ce qu'il appelle l'aspect extérieur du tabou<sup>37</sup>. Il salue les descriptions que fait le livre du tabou interne (refoulement personnel et collectif) mais trouve que Sebald a négligé le tabou imposé de l'extérieur par les Alliés (surtout par les Britanniques). Il était politiquement interdit d'évoquer un passé (celui du *strategic bombing*) susceptible

<sup>31</sup> Andreas Huyssen, « Air War Legacies: From Dresden to Bagdad », *New German Critique*, n° 90, 2003.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> Pour une analyse du livre de Friedrich et de son cadre politique complexe, cf. Huyssen, « Air War Legacies ». Lothar Kettenacker a rassemblé une bonne partie des réactions qu'a suscitées ce livre dans *Ein Volk von Opfern? Die neue Debatte um den Bombenkrieg 1940-45*, Berlin, Rowohlt, 2003.

<sup>34</sup> Il a lui-même accompagné son livre d'un ouvrage assez luxueux illustrant son thème par des photos assez choquantes. Comme s'il n'avait pas pu résister à une esthétisation de l'horreur. Voir *Brandstätten: Der Anblick des Bombenkrieges*, Berlin, Propyläen, 2003.

<sup>35</sup> Björn Schumacher, *Die Zerstörung deutscher Städte im Luftkrieg. « Moral Bombing » im Visier von Völkerrecht, Moral und Erinnerungskultur*, Graz, Ares Verlag, 2008.

<sup>36</sup> Sebald, *De la destruction*, p. 41.

<sup>37</sup> Wilfried Wilms, « Taboo and Repression », in J.J. Long/Anne Whitehead [dir.], *W. G. Sebald – A Critical Companion*, Washington, University of Washington Press, 2004.



d'éveiller un désir de vengeance vis-à-vis de ceux qui imposaient aux survivants allemands un « idéal » culturel. Cela est probablement vrai, mais méconnaît à mon avis l'enjeu véritable du propos de *Luftkrieg und Literatur*. Afin de mieux cerner celui-ci, il est instructif de repartir du récit que faisait Kluge.

Dans sa description, ce dernier distingue entre ce qu'il appelle la « stratégie du dessous et celle du dessus » (« Strategie von unten – von oben »). Dans la première, il présente par exemple le cas de l'institutrice Gerda, qui au sein de la catastrophe développe des stratégies de survie : ne pas respirer l'air au moment des explosions – « parce qu'elle avait entendu dire que la pression de l'air issue des bombes à fragmentation (*Sprengbomben*) déchire les alvéoles pulmonaires<sup>38</sup> » –, fuir non pas dans la ville mais rester dans le « pavillon » (*Gartenhaus*), ne pas garder d'objets inflammables (c'est-à-dire, se défaire de tout), etc. Tout est « affaire de stratégie » et d'organisation (« das ist alles eine Frage der Organisation »), organisation qui depuis 1918 avait été enseignée dans toutes les écoles et que Gerda met scrupuleusement en pratique. En revanche, la *Strategie von oben* décrit les procédés rationnels de la planification de la guerre aérienne, et Kluge montre surtout qu'au cours de son évolution et de sa mise en pratique, cette guerre des airs n'a finalement plus suivi les buts dictés par des motivations stratégiques militaires, mais s'est laissé guider par son propre élan purement machinal et industriel. Pour reprendre l'analyse de Bergson, dans cette guerre, le mécanique s'est plaqué sur le vivant. Tout ce qu'il y a de rationnel dans la planification est d'une précision elle-même irrationnelle (déplacée) : « monde formel militaire, stratégie, recrutement de l'équipage, [...] indications concernant la particularité des cibles, sens de l'attaque, etc. Tout cela irrationnellement distingué et arrangé<sup>39</sup> ». La flotte aérienne est elle-même décrite comme des « usines volantes » (*fliegende Industrieanlagen*). Et c'est cette industrialisation déchaînée qui a réifié la vitalité des individus. Kluge finit par décrire leurs actions comme s'il s'agissait de petites machines : les yeux des membres de l'équipage sont aveugles et fonctionnent plutôt comme des radars et non comme un organe personnel, le pilote est comme un robot impersonnel, l'avion est une immense machine (« Das ist eine ganze Maschinerie, die da anfliegt<sup>40</sup> »). Kluge montre comment cette stratégie *von oben* dont le modèle est l'industrialisation frénétique, contamine celle du dessous : le langage, les comportements de survie, la pensée. C'est donc dans ce cadre qu'il relève le fait que, lors des interrogatoires de l'expert venu de l'Alabama, les survivants n'arrivent à articuler que des « phrases de type industriel » (« gewissermaßen fabrikmäßige[...] Phrasen »). Même dans leur langue et leurs expressions, ainsi que dans leurs actions ou comportements, ils agissent comme des petites machines incapables de réadapter leur comportement aux exigences de la catastrophe.

Or, chez Sebald, le sens de pareilles actions et inadéquations change : le cadre est différent. Certes, on a vu qu'il ne cache pas son admiration pour Kluge. Il accorde avoir découvert en lui un des rares auteurs allemands à avoir trouvé « le ton » juste

<sup>38</sup> Kluge, *Chronik der Gefühle II*, p. 44.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 62.

(par exemple par l'usage de photographies accompagnant ses textes) pour évoquer le caractère « d'une insondable absurdité » (« abgrundtief absurd ») de la vie dans notre société organisée. Selon Sebald, c'est Kluge qui, en tant qu'écrivain de l'après-guerre, a montré avec une grande précision que notre espèce était capable de produire et d'organiser des choses d'une extrême complexité en vue de la destruction et non pas en vue de l'amélioration de ses conditions de vie<sup>41</sup>. Ce paradoxe est au centre du travail de ce disciple d'Adorno. L'absurde, le grotesque, le thème de l'aliénation y sont présentés avec une telle radicalité et une telle précision que ses textes frôlent le tragi-comique. Chez Kluge, la vision de l'absurde est souvent accompagnée d'humour (noir). Or, le ton chez Sebald est différent : certes, il n'est jamais mélodramatique<sup>42</sup> mais mélancolique et neutre<sup>43</sup>. Il décrit les situations vis-à-vis desquelles l'ironie et l'humour apparaissent comme absurdes et déplacés. Il ne laisse plus aucun accès ou échappatoire vers un avenir ou une vie libérés de ce passé. Il ne cherche plus à décrire l'absurde en rapport à et dans l'espoir d'un avenir nouveau, celui où les guerres « bénéficieraient » d'accords et de protocoles issus des Conventions de Genève cherchant à protéger les populations civiles<sup>44</sup>. L'idée, la prétention même d'apprendre quoi que ce soit de ce passé est déplacée. Même Kluge, d'après Sebald le « plus éclairé » des écrivains, semble parfois « effleuré par le doute », il semble parfois se demander en effet « si nous sommes capables de tirer la moindre leçon du malheur que nous avons provoqué, ou bien si, incorrigibles, nous ne faisons que continuer de piétiner des sentiers qui spontanément vont se connecter à l'ancienne voirie<sup>45</sup> ». Or, ce doute devient chez Sebald une certitude. Aucune issue ne permet de se hisser au-dessus de ce passé, puisque la catastrophe a elle-même fait éclater toute différence entre nature et histoire, entre vie et civilisation : sa perspective est celle où toute forme de distinction – entre nature et histoire, espèce et culture, vie et mécanisme etc. – s'est effondrée.

Son propos retrouve dès lors les descriptions faites par Alexander Kluge dans le cadre de cette « histoire naturelle de la destruction ». Cela devient manifeste dans les exemples de descriptions hallucinantes qu'il introduit dans son récit.

Dans son livre, Sebald renvoie à deux reprises au témoignage de Friedrich Reck, à la date du 20 août 1943, relatant l'exode des survivants après la mise en cendres de la ville de Hambourg. Un groupe de quarante à cinquante réfugiés tentent de prendre d'assaut un train dans une gare de Haute-Bavière. Reck raconte alors comment au milieu de ces gens affolés, la valise en carton d'une mère « tombe sur le quai, s'ouvre et répand tout son contenu<sup>46</sup> ». Des jouets, du linge en partie brûlé, une

<sup>41</sup> Sebald, « *Auf ungeheurer dünnem Eis* », p. 187.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 159 et 162.

<sup>44</sup> Position qu'adopte le philosophe Grayling dans sa propre étude des faits. Répondant négativement à la question principale, celle de savoir si oui ou non la guerre des airs était militairement et moralement défendable, il termine son ouvrage en renvoyant à la nécessité de tirer des leçons de ces fautes : sa perspective est bien entendu différente de celle de Sebald. En tant que Britannique, il cherche à savoir à quel point ces interventions contre la population civile se justifient dans le cadre d'une guerre juste contre les criminels et ennemis. (Cf. *Among the Dead Cities*, p. 279-280.)

<sup>45</sup> Sebald, *De la destruction*, p. 73.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 37

trousse à ongles... et, pour finir, « le cadavre d'un enfant calciné et réduit à la taille d'une momie que la femme à moitié folle a transporté avec elle comme relique d'un passé encore intact quelques jours auparavant<sup>47</sup> ». Sebald y revient plus tard, dans le chapitre où il développe ses réponses aux réactions que lui ont communiquées différents lecteurs. Il dit qu'il ne voit pas pourquoi Reck aurait de toutes pièces inventé cette scène : toutefois, si elle semble si invraisemblable, c'est bien parce qu'elle est au-delà de l'imaginable et ne se laisse pas « intégrer dans le cadre de la réalité<sup>48</sup> ». Et il ajoute qu'il s'est avéré peu après que le cas relaté par Friedrich Reck n'était pas un cas isolé. Beaucoup d'autres mères transportaient parmi leurs bagages les cadavres de leurs enfants. Ce que ces femmes parties en emportant un tel fardeau sont devenues, personne ne le saura jamais. Et, dit Sebald, il est impossible de sonder la profondeur du traumatisme « subi par ceux qui ont fui les épicentres de la catastrophe<sup>49</sup> ». Mais ce qui frappe surtout chez ces survivants effarés et déments, *c'est leur survie en tant que telle*. De façon implicite, Sebald rapproche l'exil interminable de ces colonnes de survivants de celle d'une colonie d'insectes. Colonnes qui comme un torrent sans lit, « presque silencieux, mais inlassablement », submergeaient tout<sup>50</sup>. C'est exactement ainsi aussi que, à l'automne qui suivit les attaques aériennes, les ruines furent envahies d'une végétation surabondante<sup>51</sup> ou que dans les villes détruites les mouches pullulaient en essaims compacts qui se nourrissaient de cadavres, ou que les escaliers et le sol des caves étaient « glissants de larves longues comme le doigt<sup>52</sup> », ou encore que les villes de ceux qui s'étaient donné pour tâche de nettoyer et « d'hygiéniser » l'Europe entière étaient envahies par la vermine, à tel point, dit Sebald, que les survivants devaient eux-mêmes « lutter contre l'angoisse qui maintenant les envahissait de devenir eux-mêmes ce peuple de rats qu'ils avaient dénoncé<sup>53</sup> ».

Il cite à cet égard un passage de Nossack, un des seuls auteurs d'après-guerre à avoir décrit la situation des villes détruites :

Les rats et les mouches étaient les maîtres de la ville. Les rats, aussi gras qu'effrontés, s'ébattaient dans les rues. Mais les mouches étaient plus répugnantes encore ; grosses, verdâtres, comme on n'en avait encore jamais vu. Par essaims, elles se vautraient sur les pavés, s'accouplaient, les unes sur les autres, sur les pans de murs, et se chauffaient, rassasiées et engourdies, contre les débris de vitres. Quand elles ne pouvaient plus voler, elles rampaient à nos trousses à travers les moindres fissures, souillant tout...<sup>54</sup>

Inutile de dire combien ce passage – mais cela est caractéristique de toute l'œuvre de Sebald – a été choisi avec soin. Il anticipe celui auquel j'ai déjà fait allusion à propos de la phrase de Marx que Kluge cite en dessous de la photo des ruines de

<sup>47</sup> *Ibid.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> Sebald cite ici un passage de Nossack, *ibid.*, p. 41.

<sup>51</sup> « À telle enseigne qu'à l'automne 1943, quelques mois après le grand incendie, de nombreux arbres et buissons de Hambourg, en particulier les marronniers et les lilas, fleurirent une seconde fois », *ibid.*, p. 48.

<sup>52</sup> Citation de Nossack, *ibid.*, p. 43.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 42 et 41.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 43.

Halberstadt : là où les gens n'arrivent plus à voler, où en d'autres termes la stratégie *von oben* aliène celle du dessous, l'histoire, dit en substance Sebald, se dégrade en histoire de la nature<sup>55</sup>.

Cette dégradation devient très explicite au moment où Sebald renvoie à un témoignage de Lutz Heck qui raconte comment des hommes étaient censés déblayer et ranger les cadavres des éléphants morts lors du bombardement du zoo de Berlin (comme le rappelle Sebald, les zoos étaient autrefois censés évoquer le jardin d'Eden) : « Les éléphants passés de vie à trépas dans leurs dortoirs durent, dans les jours qui suivirent, être dépecés sur place, les hommes se glissant dans les cages thoraciques des pachydermes et fourrageant dans les paquets d'entrailles<sup>56</sup> ».

Ainsi, à l'image des vers dans les cadavres humains, décrits par Reck, les hommes grouillent dans les entrailles des animaux, et même, ils s'en nourrissent<sup>57</sup>. Par la dégradation de l'histoire en nature, le rapport entre l'animal et l'humain est susceptible de s'inverser perpétuellement. Les survivants se comportent comme de la vermine. Ce que Sebald suggère donc, ce n'est pas comment l'industrialisation a dégradé la vie humaine en machines ou automates, mais comment – conséquence de la catastrophe industrielle –, la « nature » ou la vie a envahi les ruines comme des mauvaises herbes, de la moisissure et des parasites : on assiste à « la prolifération d'espèces qu'on supprime en temps ordinaire<sup>58</sup> ».

## « Les abîmes de l'histoire. Tout s'y retrouve pêle-mêle<sup>59</sup> »

« L'histoire naturelle de la destruction » que narre Sebald fixe en quelque sorte le cadre dans lequel il tente de décrire le refoulement de ce passé ; outre les marronniers et les lilas qui fleurirent une seconde fois, se réveille avec une « promptitude étonnante » cet autre phénomène naturel : la vie sociale<sup>60</sup>. Celle-ci repose sur cette capacité qu'ont les êtres humains d'oublier ou d'ignorer ce qu'ils ne veulent ni voir ni savoir, « de détourner le regard de ce qu'ils ont devant eux ». Nulle part ailleurs qu'en Allemagne, dit Sebald, cette capacité n'a été à ce point avérée. « On se décide, dans un premier temps sous l'emprise de la panique à l'état pur, à continuer comme si rien ne s'était passé<sup>61</sup> ». Nossack raconte comment au milieu des ruines de Hambourg, alors que plus aucune maison n'était encore debout, il tombe sur une femme qui « dans une maison isolée et intacte au milieu du désert de décombres

---

<sup>55</sup> « L'histoire de l'industrie comme livre ouvert de la pensée et de l'affectivité – la théorie matérialiste de la connaissance ou toute autre théorie épistémologique – restent-elles valides au regard d'une telle destruction, ou bien celle-ci n'est-elle pas bien plutôt l'exemple irréfutable que les catastrophes couvant pour ainsi dire sous nos mains puis se déclenchant apparemment sans crier gare, dans une sorte d'expérience, anticipent le moment où, de notre histoire que nous avons crue si longtemps autonome, nous retombons dans l'histoire de la nature ? », *ibid.*, p. 71-72.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>61</sup> *Ibid.*

[...] [était] en train de nettoyer les vitres<sup>62</sup> ». Ou plus loin, il relate comment il a vu des enfants arracher des mauvaises herbes et ratisser un jardinet devant une maison.

Sebald voit dans ces activités entièrement inappropriées, comme celle de Mme Schrader au cinéma Capitol, la manifestation même du refoulement : cette incapacité d'adapter son comportement n'est pas que l'effet d'une simple mécanisation, mais le retour à un état de nature. Il ne diffère en rien de la frénésie avec laquelle la population s'est mise à reconstruire les villes. Ou du comportement des masses errantes traversant inlassablement le pays d'un village à l'autre, sans jamais s'arrêter, comme « un grand troupeau » en marche. D'ailleurs, dit Sebald, on finit par se demander si ces errances des populations bombardées n'étaient pas comme une sorte d'exercice cherchant à nous initier à la société mobile actuelle. Comme si la mobilité frénétique de celle-ci ne faisait que perpétuer le mouvement naturel de fuite face à la catastrophe.

Je crois que cette conception détermine fortement l'image que Sebald se fait de l'histoire. Nos sociétés actuelles ne sont que le prolongement de ce refoulement hystérique et de cette dégradation à l'état de vermine ou de mauvaise herbe. Sous la « nature » de comportements stéréotypés, de pensées creuses qui pullulent comme des vers, gronde le fond d'un passé jamais assumé ni dépassé. D'une colonie d'insectes, dit Sebald, on ne s'attend pas à ce qu'elle s'éternise dans le deuil, suite à la destruction d'une colonie voisine. Apparemment, les colonies humaines, malgré leurs comportements distingués, n'en sont pas davantage capables. Ainsi reprend-t-il encore un passage où Nossack raconte comment, un jour, il se retrouve dans une banlieue épargnée de Hambourg : les habitants d'une maison étaient assis à un balcon et buvaient du café. C'était comme dans un film, tellement cela paraissait invraisemblable<sup>63</sup>. Sebald commente ainsi, illustrant entre autres la « réversibilité » de l'humain et de l'animal évoquée à l'instant :

On attend [...] de la nature humaine un minimum d'empathie. En ce sens, maintenir l'habitude petite-bourgeoise du café de midi sur les balcons de Hambourg, à la fin de juillet 1943, avait quelque chose d'effroyablement absurde et scandaleux, un peu à l'image des animaux de Granville qui, déguisés en hommes et brandissant couteaux et fourchettes, s'apprêtent à consommer l'un de leurs congénères.<sup>64</sup>

Pour lui, cette scène, comme il le dira plus loin, a quelque chose de paradigmatique et représente à merveille l'indifférence et l'oubli de la société actuelle. Cette indifférence est comme un état de nature recouvrant une culture traumatique. Voilà peut-être ce qui explique pourquoi Sebald paraît très sensible à toutes sortes de phénomènes et de situations dans lesquelles un passé transparaît ou refait surface par coïncidence et contiguïté.

À l'origine, sa conférence partait du récit d'une des promenades insouciantes qu'avait faites Carl Seelig près de Herisau avec le patient Robert Walser, un dimanche d'été de 1943 (le 27 juillet). Le récit de la promenade se termine par cette étrange phrase dans laquelle l'écrivain rapproche le poète d'un visionnaire : « Oui, les poètes

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>64</sup> *Ibid.*

ont souvent des museaux horriblement longs, grâce auxquels ils pressentent l'avenir. Ils sentent les événements à venir, comme les porcs reniflent les champignons<sup>65</sup>... ». Or Walser n'avait pas pressenti ce qui allait arriver à quelques heures de là : le lendemain, la ville de Hambourg fut détruite<sup>66</sup>. Cette coïncidence est inouïe, elle oppose d'une part l'insouciance d'un des géants de la littérature à, d'autre part, la destruction de la ville de Hambourg. Cette coïncidence, dit Sebald, constituait la perspective dans laquelle lui-même observait ce passé atroce. Rappelons que c'est en mai 1944 qu'il a vu le jour dans un petit village de l'Allgäu qui a été épargné des horreurs du Reich et des catastrophes de la guerre aérienne. Sa propre enfance s'est déroulée dans une ignorance totale des événements qui se produisaient autour de lui. Presque toute son œuvre gravite autour de ce contraste lui-même absurde. Sous la surface, le passé réapparaît et fait craqueler le vernis naturel. Quand il lit dans une plaquette de 1963 consacrée à l'histoire de Sonthofen « La guerre nous a pris beaucoup, mais nous est resté, intact et à jamais florissant, le magnifique paysage de notre terre natale<sup>67</sup> », il est comme pris de nausée et voit apparaître sous les champs d'alpages et les sentiers de randonneurs les images de la destruction, « et ce sont ces dernières, de façon perverse, et non les visions idylliques de ma tendre enfance, devenues tout à fait irréelles, qui éveillent en moi quelque chose comme le sentiment d'appartenir à un terroir (*Heimatgefühl*)<sup>68</sup> ». Cette « perversion », il la raconte à plusieurs reprises, entre autres dans son dernier roman *Austerlitz*, où le personnage est souvent pris de vertige à la vue d'un passé insoupçonné qui le prend à la gorge<sup>69</sup>.

Cette image de perversion et de vertige montre bien en quoi pour lui l'histoire n'a plus rien d'une dynamique d'assimilation et de dépassement de la nature, mais se réduit à celle d'un refoulement perpétuel. Dès lors, il n'y a plus l'ombre d'un espoir de progrès, vu que le refoulement se perpétue comme un état naturel : les mêmes gestes, les mêmes réactions se prolongent, à l'image de la femme lavant ses vitres au milieu des ruines, de ces mères effarées qui comme des fourmis transportent le cadavre de leurs enfants, etc.

Voilà aussi pourquoi, pour Sebald, « l'héroïsme, sans se poser de questions<sup>70</sup> » (« fragloser Heroismus »), état frénétique responsable de la reconstruction des villes détruites, n'est que la face inverse d'une grande inertie, d'une seconde nature. Ces catastrophes sont restées à l'état de trauma refoulé, en partie en raison du fait même que ce réel ne se laisse tout bonnement ni surmonter ni dépasser. Visiblement, on ne survit plus à l'insupportable et on ne peut le supporter en faisant des projets et en tentant de neutraliser le réel par des figurations imaginaires, en s'en évadant

<sup>65</sup> « Ja, die Dichter haben oft unheimlich lange Rüssel, mit denen sie die Zukunft vorausfühlen. Sie riechen die kommenden Ereignisse wie Schweine die Champignons », in Carl Seelig, *Wanderungen mit Robert Walser*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1977, p. 60.

<sup>66</sup> On pourrait dire que Walser fut aveugle : mais d'autre part, sa phrase confirme ce que Sebald dira sur le genre de nature supposée revivre après la catastrophe : de la moisissure, des champignons (et les poètes comme « porcs » ?).

<sup>67</sup> Sebald, *De la destruction*, p. 77.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>69</sup> Par exemple : Winfried Georg Sebald, *Austerlitz*, München/Wien, Carl Hanser Verlag, 2001, p. 157.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 16.

ou en cherchant à le dépasser et à le surmonter : on ne *réagit* même pas, mais on se cramponne à une vie dégradée et réduite à un état naturel, on répète – comme des névrosés – des gestes et des coutumes devenues insignifiants et inappropriés et qui se sont perpétués jusqu'à ce qu'aujourd'hui on appelle culture et histoire. Face à la catastrophe, l'imaginaire, c'est du luxe. Quand il n'y a rien de solide sur quoi s'appuyer dans une tentative de surmonter une situation traumatique, quand il ne nous est plus donné de nous dégager de ce qui nous écrase ou nous étouffe, l'imaginaire se dégrade pour se faire inertie.

Bref, la situation décrite en guise d'introduction s'inverse. Pour Mme Schrader, le réel était plus fort que tout ce qu'aurait pu produire l'imagination. Face à ce réel, elle ne peut que persévérer dans des actions devenues totalement inadaptées. Or, ainsi que le suggère Sebald, la culture actuelle perpétue et prolonge ce genre d'action absurde et frénétique, comme une nature pervertie et sans racine flottant au-dessus du vide de l'histoire. Et seules les images ont encore la force de troubler cette réalité. Seules les images ou des descriptions précises mais visuelles de certaines situations concrètes permettent de secouer l'esprit dans son état de léthargie et dans son activité frénétique, de secouer ces personnes « aussi vaines et vides que la surface de la ville » et qui parlent et agissent par stéréotypes : « Ces images d'épouvantes nous saisissent tout particulièrement parce qu'elles brisent avec les récits stéréotypés, et en quelque sorte pré-censurés, qui nous sont livrés des souffrances endurées par les humains<sup>71</sup> ».

## Conclusion : Ahasvérus et « un certain Dr. H de Darmstadt »

On dit que l'histoire se répète. C'est parce qu'en fin de parcours, elle n'a plus rien d'historique. Sebald termine son propos en offrant des réponses aux commentaires que lui ont envoyés des lecteurs après la parution de la première version du texte dans la *Neue Zürcher Zeitung*. La meilleure lettre, il l'a gardée pour la fin. Cette lettre loufoque, il a dû la lire à plusieurs reprises, parce qu'il n'en croyait pas ses yeux, tellement il se sentait consterné par le contenu. Dans cette lettre, l'auteur, « ein gewisser Dr. H. aus Darmstadt » défend la thèse que les Alliés de la guerre aérienne avaient pour objectif « en détruisant leurs villes, de couper les Allemands de leur héritage et de leurs traditions, et de préparer ainsi l'invasion culturelle et l'américanisation généralisée<sup>72</sup> ».

Cette stratégie aurait été imaginée et conçue par les Juifs vivant à l'étranger, qui se seraient inspirés de connaissances qu'ils auraient acquises et accumulées sur le psychisme humain, les cultures et les mentalités étrangères lors de leurs longues errances, expatriations et migrations...

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 102.